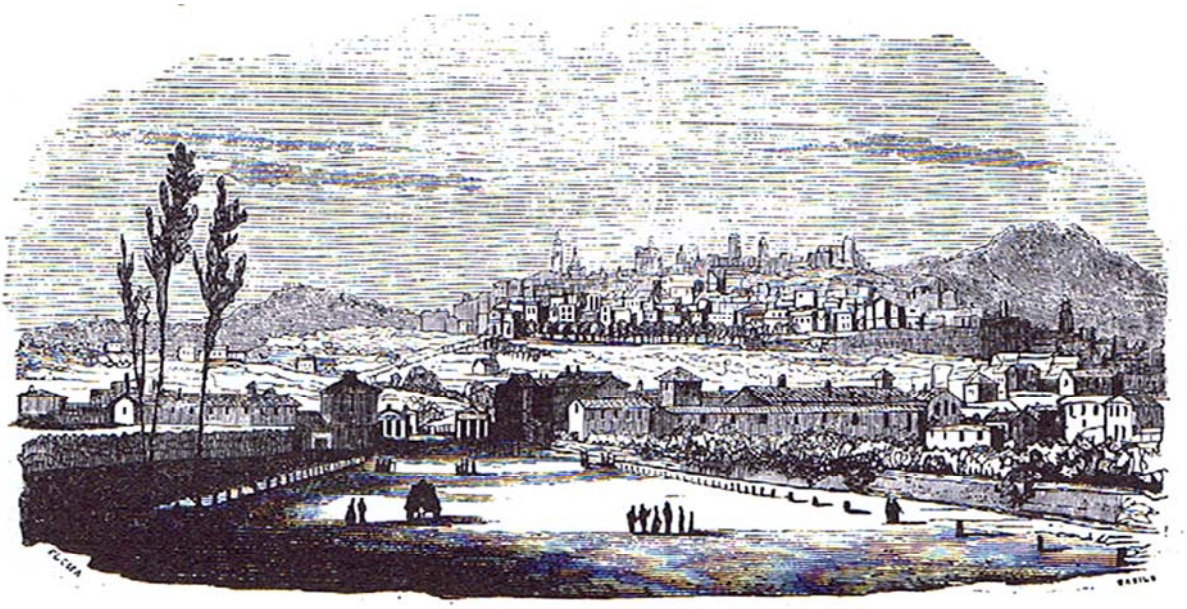
Bergamo, une seconde promenade en 2008

Bergamo, l'une des artères principales de la ville moderne. En point de mire, la Città Alta.



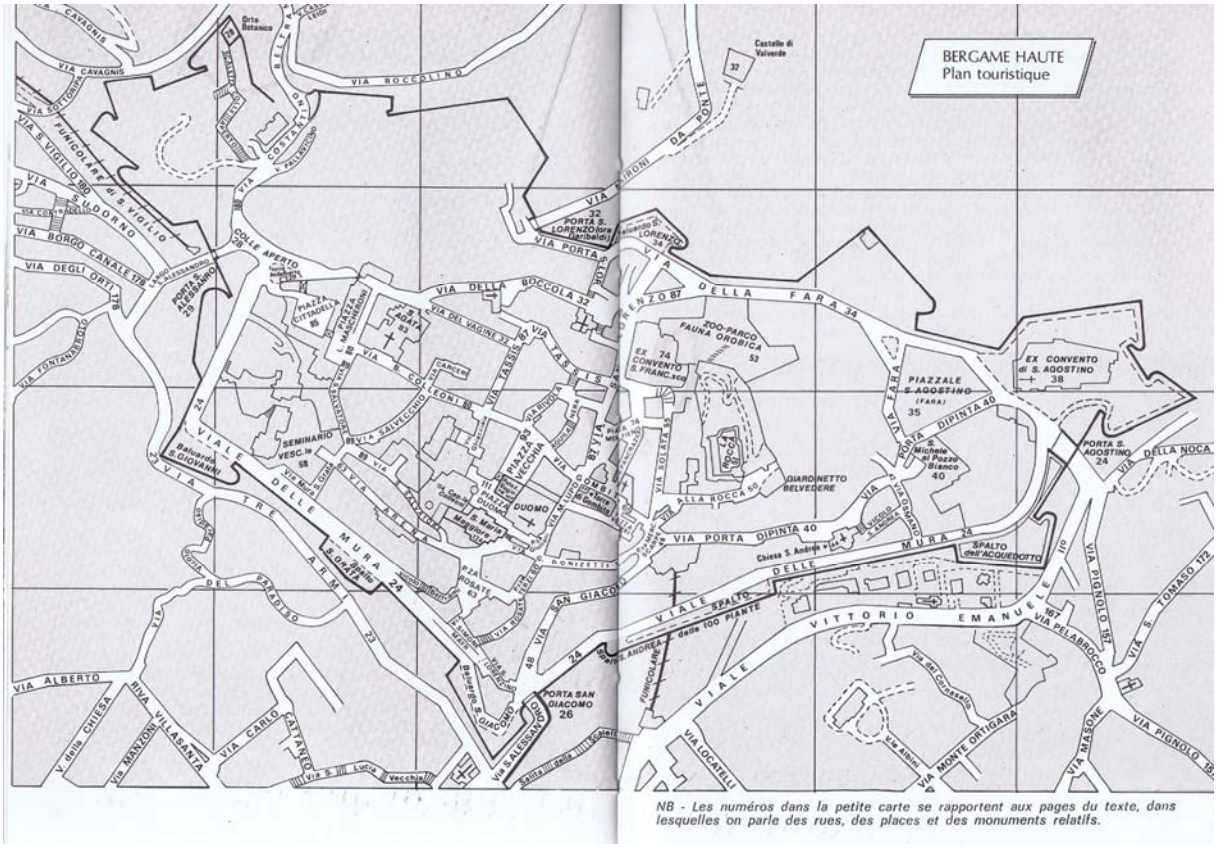
Città alta par la gravure.

Monument de la résistance, des plus parlants mais en même temps des plus sinistres. On peut lire dans un ouvrage sur Bergame : Monumento al Partigiano, œuvre de l'artiste bergamasque Giacomo Manzù qui a été inauguré le 25 avril 1977.

Mao Tsé-Tung toujours parmi nous ?

Un joli chemin permet de joindre la ville basse à la Città Alta. Les grands murs sont déjà visibles.

Via Alessandro au terme de laquelle on trouvera la Porta San Giaccomo.



Les gigantesques murs de Bergame entourent encore aujourd'hui la totalité de la Città Alta.

On poursuit la grimpée en direction notamment de la Piazza Vecchia.

Sauf erreur le « Passaggio di Adalberto » (passage d'Adalberto reliant la Cittadelle et Colle Aperto).

La Torre del Campanone en laquelle on peut monter en ascenseur.

Du haut de la Torre del Campanone on dispose d'une vue superbe sur la vieille ville, et notamment sur le complexe architectural de la basilique Santa Maria Maggiore et de ses diverses annexes.

Eglise toute proche du Palazzo della Ragione, place du Dôme, proche de la basilique.

Coup d’œil en direction des collines, avec le Seminario.

Regard en direction des montagnes et du vallon de Valverde.

L’éternelle beauté des toits aux tuiles romaines. Il faut savoir néanmoins y monter pour y remplacer de temps à autre les tuiles cassées, ou pour remettre en place celles que le vent a déplacées ou que la gravité fait glisser les unes sur ou sous les autres année après année.

Convento di s. Franceso, il « Chiostro delle Arche »

Convento di S. Franceso, le croître.

Quelques fresques parmi tant d'autres. Le couvent est malheureusement, et surtout au niveau de la partie décorative, dans un état relativement moyen.

Berghem – second chant -

Il était parti pour Milan à la fin des années cinquante, après qu'il eut participé pendant deux ans à la réfection du funiculaire reliant la porte Alessandro à la sommité de S. Vigilio. Mais Milan n'était pas Bergame, et cette ville plate, même si elle lui offrait de belles découvertes et qu'il reconnaissait que son histoire méritait qu'on s'y attarde, n'était pas faite pour lui, surtout qu'elle était trop chaude l'été. Il y avait participé à divers travaux industriel pendant dix ans, et maintenant il rentrait chez lui, et définitivement, le souhaitait-il. Il ne voulait plus sans cesse accomplir la navette entre les deux villes, ainsi qu'il l'avait fait pendant cette décennie, mais habiter désormais Bergame, retrouver la petite maison qu'il pouvait y louer à la vieille Maria Busi qui vivait toujours, toute ratatinée certes, mais bien vaillante encore. Sa demeure était au bord de la via S. Vigilio, juste à la jonction de cette rue extrêmement en pente avec la Via Sudorno, une belle maison d'un goût particulier de début de siècle, un peu style suisse, avec des poutres apparentes visibles du haut en bas de la façade ou mises en travers. Trop grande pour une dame seule qui tenait à louer les deux ou trois appartements qu'elle y possédait en plus du sien. C'était un quartier tranquille en laquelle il avait été bien pendant plus de deux ans, nul doute qu'il retrouverait le charme de cette jolie bâtisse début de siècle et le silence nocturne de cette partie haute de la ville où personne n'y passait plus en voiture dès la tombée de la nuit.

Il voulait la revoir, sa vieille cité. Et à peine y était-il et avait-il installé une partie de son ameublement pour y laisser les siens finir l'aménagement, qu'il arpentait à nouveau les vieilles rues de la ville. Le soir tombait. Il avait retrouvé Gianbaptista Cornelli, un ami, et celui-ci, une fois de plus, l'avait mené sur les toits et c'est de là qu'ils avaient regardé, l'un à côté de l'autre, assis sur les vieilles tuiles de la couverture toutes chaudes encore d'un soleil de plus de douze heures, les toits de l'antique cité. On était au crépuscule. Le soleil s'était couché derrière les collines pour teindre le ciel de couleur d'or et de sang. Déjà se détachait les clochers des églises, les toits des plus hautes maisons, les silhouettes des grands arbres, là-bas en direction du couchant. Et puis le gris était venu, qui donnait plus de relief et plus de détail encore, pour l'heure, à ces fameux clochers. On y voyait les cloches par les ouvertures, une statue, il connaissait tous les noms mais ce soir il ne voulait pas faire d'histoire, simplement s'imprégner une fois encore de cette merveilleuse couleur grise qui a chaque fois qu'il la retrouvait le prenait aux tripes. Il aimait tant sa vieille bourgade, et surtout en soirée, quand tout s'endort et qu'il ne restera plus bientôt que la cité vide, avec ses maisons endormies, avec ses vieilles pierres encore un peu chaudes, avec son silence exceptionnel que ne romprait que le pas de lui-même, ou d'un passant quelconque. Car il ne rentrerait pas tôt à la maison, ce soir, il les avait averti. Il voulait tout retrouver de ses autrefois bienheureux. Ne pas perdre surtout une parcelle de ce qu'il pourrait encore découvrir.

Il avait vu auparavant, il y a deux heures, tandis qu'ils montaient tous avec le véhicule de déménagement la route d'accès à la Città Alta le soleil dorer les larges façades des bâtisses qui se dressaient au sommet de la colline, avec par dessus elle les clochers. Le ciel était gris, mais le soleil avait su se glisser parmi les nuages pour inonder encore la cité de ses derniers rayons. Elle resplendissait. Et puis peu à peu elle était tombée dans l'ombre, elle et ses bâtisses, et ses collines, et ses murs surtout qui l'enserraient et lui donnait ses caractéristiques essentielles, somme toute.

Elle s'endormait. Si vieille qu'elle était, elle s'apprêtait à connaître une nouvelle nuit. Elle sombrerait dans un sommeil que l'on pense sans rêves, et ce n'est pas vrai. Reviendraient alors les fantômes du passé pour se glisser dans ses petites ruelles et les animer ainsi qu'ils le faisaient toutes les nuits, et sans en oublier aucune. Un air plus frais venait des collines, embaumé parfois de l'odeur de quelque fleur au parfum suaves, de la senteur légère des foins, ou même, plus lourde alors, du fumier que l'on venait d'étendre, quand on était presque en périphérie et que l'on pouvait voir tout près, dans l'un de ces vallons que l'on découvre à ses pieds, une ferme et qui n'était pas seulement le témoin d'un passé de culture mais vivait encore, avec une famille et même une forte production maraîchère.

Les lumières perçaient la vieille cité de points lumineux, ici ou là. On voyait encore les clochers se détacher sur un ciel qui gardait une dernière lueur, qu'était-ce, la lune, un incendie, les étoiles seulement ? Il était bien. Il avait marché longtemps. Déjà avec son ami, pour évoquer les bonnes années où ils travaillaient ensemble au funiculaire, puis tout seul, pour retrouver ses fantômes à lui qu'il fréquentait avec une volupté exquise. Ils lui parlaient, il leur répondait, et cette conversation que l'on avait ensemble, elle se menait tout au long d'interminables promenades tandis que son pas se posait avec un plaisir renouvelé sur ces rues pavées qu'il considérait comme les siennes. C'était assez curieux, cette impression qu'il avait, il était un parmi tant d'autres, ses œuvres n'influeraient même pas la marche de la cité, l'histoire ne se souviendrait pas de lui, et pourtant il la considérait comme sienne, exclusivement, comme s'il était le seul capable de la comprendre, comme si ces couleurs du crépuscule, ces rouges et jaunes, et puis bientôt ces gris, il était l'unique à pouvoir les goûter avec une telle intensité. C'était un peintre à sa manière, un amoureux fou de l'histoire et du travail ancien des hommes, un connaisseur des vieilles pierres qu'il aimait toucher avec les mains. Il était solitaire, lui semblait-il, au cœur de la vieille cité qu'il comprenait, il le croyait avec certitude, mieux que personne. Que des milliers d'hommes et de femmes y passent chaque jour et qu'ils l'aiment à leur manière, lui était indifférent. C'est ce qu'il ressentait qui lui importait. Et ce n'était assurément pas ce que découvraient les autres. Il allait plus loin dans le raisonnement, dans l'amour, dans la compréhension. Ses pas étaient plus solides sur ces vieilles routes, sur ces promenades où parfois à l'automne, sous les grands arbres défeuillés, il brassait des feuilles mortes, de

ces belles grandes aux formes parfaites que parfois il prenait en se baissant. Il les regardait et puis il les laissait tomber par dessus le mur, qui volaient jusqu'à terre pour retrouver un champ, un jardin. Et le mur était si haut qu'il se disait : mieux vaut que ce soit toi qui tombe, feuille morte, plutôt que moi qui irait m'écraser vingt mètres plus bas, ou quinze, ou dix, c'est toujours difficile d'évaluer une hauteur. Triste fin. Il n'y tenait pas, tout au moins pas pour l'heure où il lui semblait que son pouvoir de perception était en son point culminant. Ainsi tout le retenait, les bruit, discrets au terme d'une journée et presque déjà dans la nuit, les odeurs des feuilles mortes et des grands arbres, comme les odeurs aussi de la pierre même, l'odeur de sa ville, parfois peu délectable, il le leur dirait, aux autorités, qu'elles se laissent aller, et puis ces sensations qu'il avait quand il mettait ses mains sur une barrière, sur un mur, contre le tronc d'un arbre qui était immense et qui semblait vivre d'une vie si lente sous une écorce rugueuse qui perdait de sa matière par écailles. Les couleurs aussi, même si maintenant toutes elles tiraient sur le gris et le noir, il les aimait. Il ne comprenait pas que l'on puisse s'ennuyer, n'importe où. Il y a toujours quelque chose à voir, à découvrir, on est papier buvard, on s'imprègne, nous les hommes, de tout, de l'humidité, du froid, du frais, d'un souffle dans une petite ruelle, d'une belle femme dont on se souvient avoir rencontré l'après-midi et elle nous trotte dans la tête, elle était si jolie, pas pour nous, pas pour nous. Un poivrot qui rentre chez lui et chante. Une vieille qui clique bote sur les vieux pavés, avec une jambe plus courte que l'autre et un gros soulier.

Il avait retrouvé son ami le lendemain matin encore pour aller du côté des murailles. Il s'étonnait de l'avoir délaissé si longtemps, alors que c'était le seul avec lequel vraiment il pouvait parler du passé de la vieille cité. Son ami depuis si longtemps. Il le regardait. Avec toujours cette allure de petit garçon, quand bien même son visage maintenant se fanait et prenait l'allure d'une vieille pomme flétrie, avec de larges taches brunes. Mais l'esprit était là, qui, lui, ne vieillissait pas. Et il gardait toujours, si précieux, cet humour sur tout et sur rien, comme quoi on est peu de chose et que surtout on n'est que de passage, c'est-à-dire rien, moins que ce mur, moins que ces pierres au bord de la promenade, grandes dalles mises les unes à côté des autres tandis que des pavés ronds occupent tout le centre. Ils marchaient, ils remontaient la rue. Ils s'arrêtèrent enfin et s'assirent sur le mur, quand bien même il y avait dix mètres au moins de vide de l'autre côté et qu'ils étaient autant l'un que l'autre sensibles au vertige. Ils parlèrent bien entendu des vieilles photos de la ville. Son ami continuait à fréquenter Bellotti qui possédait d'un arrière-grand-oncle photographe, des originaux de la fin du XIXe siècle et d'une qualité rare. Il les empruntait par douzaine à la fois, les photographiait puis laissait ensuite traîner ses négatifs. Pas le temps pour faire maintenant des tirages, disait-il. Il le ferait plus tard. Et c'est ainsi que parfois un an se passait sans qu'il ne touche plus à rien, problème de santé, celle de ses fils, il était parti pour sa petite maison de pierre de la montagne où parfois, et quand bien même il aimait sa ville plus que

tout, il passait souvent une partie de l'été. Le changement d'air vous fait ensuite mieux apprécier les choses, disait-il.

De telles photos étaient pourtant des trésors, uniques peut-être dans l'iconographie de cette ville, des vues que l'on ne pouvait trouver nulle part ailleurs, la ville certes, prises autrefois sous toutes ses coutures, mais aussi ses habitants saisis dans leurs activités quotidiennes. Tout cela ne respirait pas la richesse. Et le noir et blanc donnait une teinte plus triste encore sur tout ce qu'ils avaient vécu, les anciens, jour après jour, année après année, jusqu'à tous descendre dans le tombeau. Et pourtant ils avaient eux aussi connu les couleurs de la vie, et non pas seulement le noir et blanc, ils avaient mangé, ils avaient dormi, ils avaient espéré quelques fois quand le travail ne les assommait pas trop. On se demandait quoi, puisqu'ils savaient pertinemment que rien ni personne ne pourrait jamais les faire sortir de leurs ornières et qu'il faudrait s'échiner jusqu'au bout, que même les enfants n'en auraient pas assez pour vous venir en aide. S'user et puis crever. Et entre deux ? L'amour, mais ça passe l'amour, le pain et le vin, la polenta, peut-être ? Et ces discussions que l'on a entre hommes et femmes quand on boit un verre, quand on refait le monde, quand on parle fort, quand on s'engueule, quand on se prend de bec, qu'on s'empoigne et que l'on devient ennemi. Parfois pour un mois, pour un an, parfois hélas pour toujours. Une simple question de limite. Ces cons-là, ils tiennent tellement à leur patrimoine et à leurs sempiternelles bringues !

Les pavés luisaient doucement. Il avait plu la nuit passé. Et l'on voyait au-delà du mur l'artère principale de la ville basse, celle qui conduit à la gare, ces rues que lui il n'aimait pas et ne traversait jamais que par obligation. Car sa ville, c'était la haute, d'où l'on contemple le paysage, d'où l'on domine. Ici l'on est des rois qui que l'on soit, en bas on est des esclaves, des petits, des sans intérêt. Alors ils tournèrent le dos à la ville basse et regardèrent contre en haut pour voir la grande porte et par delà les façades des maisons, avec leurs hautes et nombreuses fenêtres, et leurs toits de tuiles que d'ici finalement l'on ne faisait que deviner. Ils regardaient les murailles, ces murailles qui étaient leur ville, et puis les arbres aussi. Ils étaient bien là, pétri d'amitié l'un pour l'autre, avec cette crainte pourtant toujours tenace qu'une séparation, en somme, pourrait être la dernière. On ne sait jamais. Il savait son ami maintenant de santé fragile, il venait de faire une bronchite qui l'avait tenu deux mois sans qu'il ne fasse plus rien. Et puis il le voyait d'année en année se ratatiner. Il avait toujours sa physionomie de petit garçon, mais ça ne l'empêchait pas de vieillir, de se décharner, d'aller lui aussi à grands pas contre la tombe. Tandis que lui qui se croyait si solide, il venait de sortir d'un mois de problèmes de toutes sortes qui lui avaient fait douter de tout, de sa vie, de ses œuvres, de sa ville, des autres. Il ne croyait plus en rien, en somme. Le côté éphémère des choses lui était apparu dans toute sa splendeur. Il lui faudrait maintenant remonter la pente.

Ils allèrent sur l'esplanade. Ils s'assirent sous les arbres. Ils étaient bien là, tranquilles, sans plus parler maintenant, rien qu'à regarder la ville. Des passants

les rejoignaient, repartaient, d'autres s'en allaient contre la ville haute en longeant la grand rue sous les arbres. C'était un trafic incessant et toujours l'on se demande, où vont-ils, les autres, quelles sont leurs occupations, mais surtout que pensent-ils et comment voient-ils la vie ?

Une dame, une belle blonde avec des lunettes noires, robe à mi-genoux passa à son tour avec sa poussette. Elle poussait celle-ci très moderne, dans les feuilles mortes. Elle s'arrêtait pour parler à une autre dame assise sur un banc entre deux arbres. Il y avait des feuilles mortes partout. On les brassait. Ca sentait acide. On allait contre la fin du mois d'octobre. D'autres dames promenaient des chiens qu'elles tenaient en laisse. Et ceux-ci rebouillaient eux aussi les feuilles mortes en lesquels ils dénichaient parfois un objet quelconque qu'ils poussaient de leur museau.

Là-bas une petite brume envahissait certaines zones campagnardes du pied de la ville. Des maisons disparaissaient, puis reparaissaient. Les plaines étaient comme des mers, et l'on se prenait à regarder longtemps cette nappe vaporeuse et légère. C'était une vision un peu irréelle. On ne voyait plus alors que le sommet de certaines de ces collines, avec des bâtiments sur la crête qu'encadraient d'autres murs. Des arbres, longs et effilés, des cyprès très certainement, créaient l'image d'un sud qui ne pouvait pas se trouver ici, mais là-bas, en Toscane, à deux cents kilomètres d'ici.

Ils remontèrent bientôt à la ville. Ils longèrent ces bonnes vieilles rues qu'ils connaissaient si bien, tant l'un que l'autre, et que son ami, en d'autres moments, avaient photographiées cent fois, sous tous les angles, toutes les lumières, à tous les moments de la journée. Il en avait fait des milliers de photos. Ainsi ils marchaient tandis que le soleil inondait la vieille façade où l'on voyait dans le haut deux fenêtres avec des grilles et contre le mur en crépi de chaux, une fresque représentant la vierge Marie et son fils, puis Joseph, puis aussi l'ange Gabriel venu leur apporter la bonne nouvelle. Les couleurs étaient déjà déteintes mais la scène pourtant se contemplait sans qu'il ne faille écarquiller les yeux, illuminée maintenant par ce soleil encore chaud d'octobre. Que se passait-il donc derrière ces murs immenses. Encore un couvent, se disaient-ils, avec tellement de monde qui veut vivre en dehors du monde. Comme si le monde était mauvais et que la retraite était bonne. Comme si Dieu était d'un côté des murs seulement et que de l'autre côté, parce que c'est la vie, la vie vraie, c'était le péché. Ils en parlaient et souriaient de cette vision manichéenne de l'existence. Il faut d'ailleurs un homme et une femme pour faire un curé, un patriarche, un cardinal, un pape.

Ils aimaient cette ville tant l'un que l'autre. Et l'amour qu'ils lui portaient renforçait leur amitié. Et si celle-ci n'avait tenu que grâce à cela ? Ils n'en croyaient rien. Ils s'étaient connus non pas en leur enfance, mais déjà sur le tard, par un intérêt commun certes, mais aussi par une même vision un peu désabusée de la vie. Ils restaient par ailleurs les deux modestes et se fichaient l'un autant que l'autre de toute forme d'honneur ou de reconnaissance. Ils allaient leur

chemin sans se soucier des autres. Ni politique, ni engagement quelconque, toutes leurs forces données à l'histoire de cette ville qu'ils entretenaient ainsi à deux et sans même savoir si cela pourrait servir à quelque chose. On croit, on se fait des illusions, passe le temps qui vous emmène. Qui ira vous rechercher, vous et vos œuvres ? Des œuvres de vie certes, mais la vie, elle est infinie, la vie, les hommes vivent, chacun pour soi, et si cette mémoire collective que l'on tente d'entretenir, n'était qu'imaginative, fictive, sans attaches solides avec la réalité ? Ils en avaient conscience mais ne pouvaient rien faire. Ainsi ils collectionneraient, ils amasseraient, ils analyseraient jusqu'au dernier jour et sans même savoir ce que cela deviendrait. Non pas après moi le déluge, bien au contraire, ils savaient s'insérer dans un vaste courant de culture dont ils étaient deux maillons, mais ce qui adviendrait de leurs œuvres après eux, ils n'en pouvaient rien savoir. Et cela non pas les indifférait, bien au contraire mais ne les empêchait pas de poursuivre. Il est des questions auxquelles l'on ne saurait répondre. Donc elles n'ont pas à nous torturer.

Ils s'étaient quittés près de la porte S. Alexandro, lui pour retrouver sa maison, là-bas, au bord de la rue S. Vigilio, son ami, pour gagner au cœur de la cité un appartement qu'il avait dans le haut d'un immeuble que sa famille habitait depuis toujours et duquel, il n'y a pas longtemps, ils avaient contemplé le soir descendre sur la ville.